



Droit, économie, culture, société et cinéma

Organisé chaque premier semestre universitaire, et pour la troisième année en 2018, ce cycle de projections-conférences de films documentaires ou de fictions français et étrangers, d'une durée de trois heures (1h30 de projection et 1h30 de cours-compléments-débats), a pour objectif de permettre d'approfondir des éléments des divers enseignements de la Faculté de Droit et de renforcer la culture générale et personnelle. A la différence d'autres formes de visionnage (ciné-club du campus, médiathèque de la Faculté ouverte aux troisième cycles, etc.), les séances sont ici envisagées comme de vrais enseignements en regard d'une matière et de thèmes précis, repris dans une bibliographie, des compléments et des renvois internet. Chaque année les cinq à six projections du semestre sont réparties dans la mesure du possible entre les trois grands ensembles disciplinaires « Justice et vie judiciaire » (pour le droit privé), « Etat(s) et vie publique » (pour le droit public interne et international), « Economie et société » (pour l'économie, les évolutions sociologiques, l'histoire des idées, etc.).

Le cours est évalué sous la forme d'un QCM comportant de 5 à 10 questions par séances, soit une cinquantaine au maximum. Les questions porteront sur des éléments de la thématique abordés au cours de la séance et présents également dans les compléments.

Toutes les séances ont lieu les **jeudi de 12h30 à 15h30 (Domaine Universitaire Jacob Bellecombette amphi A1). L'entrée est libre.**

Il est bien entendu possible (et même recommandé pour renforcer sa culture générale) de suivre la totalité ou certaines des projections, indépendamment du fait de choisir le cours en tant qu'enseignement évalué.

Le nom de l'enseignant responsable de la séance est indiqué en fin de présentation.

La première séance est annoncée ci-après. Un document pédagogique complémentaire sera fourni plus tard ainsi que le programme général des projections.

Jeudi 20 septembre 2018

une co-édition LES MUTINS DE PANDÉE & ISKRA

LES
GROUPES
MED
VED
KIN
E 1967 – 1974



A bientôt j'espère (1967-68, 44 mn), *Classe de lutte* (1968, 40 mn), *Sochaux 11 juin 1968* (1970, 18 mn), trois films des Groupes Mevedkine.

« ‘ Il existe en effet des tas de films sur les pingouins, mais celui qui refléterait le mieux les conditions de vie des pingouins serait un film fait par les pingouins eux-mêmes ’. C’est ainsi qu’est né à Besançon le groupe Medvedkine. Les films sur la condition ouvrière seraient faits par les ouvriers eux-mêmes. Brecht avait dit : ‘Ouvrier, saisis-toi du livre ! ’ – stade nécessaire à une approche libératrice – mais il fallait, et sans attendre l’aboutissement complet et positif de cette période transitoire, qu’il se saisisse désormais, et en plus, de la caméra, du magnétophone, de la table de montage et autres moyens de changer le langage. »

Ainsi s’exprime Jean-Pierre Thiébaud, ouvrier horloger âgé de 22 ans en 1968, et l’un des réalisateurs actifs des films issus du mouvement des groupes dits « Medvedkine ». Ces groupes sont initiés par les cinéastes Chris Marker et Mario Marret suite à leur documentaire sur la grève de l’usine de la Rhodiaceta de Besançon en 1967. Ils prennent le nom d’un cinéaste russe alors redécouvert et de son expérience du « ciné-train », lequel roula 294 jours en 1930 pour faire filmer par les Russes eux-mêmes, toujours en une seule bobine (5 à 10 mn de projection), les problèmes de production et de développement économique que rencontrait le pays. Cette démarche fournit l’arrière-plan, plus que jamais d’actualité, de l’enjeu de tous les cinémas militants : refuser la manipulation des réalités par ceux qui s’efforcent d’être les seuls à pouvoir en diffuser les images.

Le cycle droit et cinéma de la FD est heureux de proposer en arrière plan du cinquantenaire des événements de mai 1968 cette série de trois petits films rarement diffusés. Ils offrent l'occasion d'approcher plusieurs thèmes importants qui seront évoqués au cours de la séance.

Le premier thème auquel renvoie le genre cinématographique auxquels appartiennent ces films est celui de la socialisation politique ou syndicale et des engagements militants, que le premier et le second film évoquent tout particulièrement. Des notions sociologiques comme celles de « parcours » ou de « carrières » militantes, avec le rôle de certaines « expériences de vie » particulières ou « événements militants » spécifiques, aujourd'hui souvent retenues par les approches de sociologie politique, sont particulièrement sensibles et présentes dans les témoignages filmés. Le second film évoque plus particulièrement la question de l'engagement politique des femmes à travers le cas de la création d'une section syndicale par une jeune ouvrière.

Le second thème très présent dans les deux premiers films est celui du rapport à la « culture » dans les milieux populaires, ou si l'on préfère de l'appropriation populaire de la culture et de l'affirmation « sa » propre culture sociale. Ainsi que le répétera l'un des principaux initiateurs des groupes de cinéastes ouvriers dits « Medvedkine, « la culture c'est comme la pêche à la ligne, ça s'apprend », une phrase qui résonne sans aucun doute avec les travaux classiques des sociologues Richard Hoggart ou Pierre Bourdieu. On verra nettement émerger la problématique de la « relégation » ou à l'inverse de « l'émancipation » culturelle dans les films, une problématique qui méritera d'être discutée pour notre époque et, par exemple, pour l'accès aux études supérieures.

On évoquera enfin un dernier thème, celui de la violence politique et de la répression des mouvements sociaux. Le premier film, tourné en 1967, est en effet lié à la grève de l'usine textile de la Rhodiacéta de Besançon et à la première occupation d'usine en France par des ouvriers depuis 1936. Il évoque de manière forte la dureté à la fois des conditions de travail et des réponses apportées à toutes les formes de revendications sociales, ainsi que l'enjeu d'en rendre compte par des médias nouveaux. Comme le troisième et plus bref film, il questionne à ce titre la mémoire et les lectures historiques de la période de 1968. A rebours des interprétations les plus souvent répandues (notamment durant la présente année du « cinquantenaire » de 2018), lesquelles ont souvent relativisé les dimensions de lutte politique et insisté sur les évolution de « mœurs », les événements de la grève de la Rhodiacéta, ou celui de l'évacuation par la police des grévistes de la dernière usine occupée en juin 1968, celle des usines Peugeot de Sochaux, offrent une autre image des enjeux et de la période. L'évacuation évoquée dans le troisième film sera réalisée avec une extrême violence et elle fera deux morts, plusieurs amputés et plus d'une centaine de blessés. La question des moyens d'intervention et d'évacuation utilisés par les forces de l'ordre dans le cadre de certains mouvements sociaux est aujourd'hui encore, on le sait, malheureusement redevenue d'une brûlante actualité.

* Sur les films eux-mêmes on pourra voir aussi le dossier critique, très complet et détaillé, dans :

- <http://www.dvdclassik.com/critique/a-bientot-j-espere-marker-marret>

ainsi que sur le site de référence sur le cinéma militant (sous chacun des titres) :

- http://www.autourdu1ermai.fr/bdf_fiche-film-133.html

* Sur le cinéaste, écrivain etc. à l'œuvre très importante et emblématique de cette expérience, co-réalisateur du premier film, Chris Marker (1921-2012, de son vrai nom Christian Bouche-Villeneuve), auquel une grande exposition était consacrée cette année à Paris, voir le site très beau et riche (et qui s'autodétruira en juillet 2019) : <http://chrismarker.ch> (Avec une belle bibliographie et présentation du premier film dans la catégorie « filmographie » / « co-réalisation »).

* Sur la notion de « culture populaire » on verra d'abord la très belle et touchante autobiographie de Richard Hoggart, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, point seuil 2013 (1988), dont la lecture est recommandée à chacun(e). Ainsi que son classique *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* (éditions de minuit, 1970). Ces travaux ont été fondateurs des *cultural studies* anglo-saxonnes et exercé une grande influence sur la sociologie des mondes populaires. Voir le bel article synthétique

de son premier éditeur et traducteur en France, le sociologue Claude Grignon : <http://www.laviedesidees.fr/Richard-Hoggart-ou-les-reussites-improbables.html>

* On ajoutera bien entendu sur ce thème les travaux sociologiques de Pierre Bourdieu, et notamment la notion de « violence symbolique », qui est très présente dans les trois films. Outre les nombreux sites ou présentations de ses recherches on pourra voir le livre collectif *La misère du monde*, Seuil, 1993. Pour un très précis et intéressant article récent de mise en perspective critique de la notion de « violence symbolique » voir : <https://journals.openedition.org/edso/1117>

On peut citer pour finir cet extrait d'une prise de position de Pierre Bourdieu dans le journal *Le Monde* en octobre 1977, « La culture pour qui et pourquoi ? », qui a été à juste titre associée aux groupes Medvedkine :

« La culture est, à tous moments, l'enjeu d'une lutte. Ce qui se comprend parce que, à travers l'idée de culture ou d'excellence humaine (l'homme cultivé, c'est, dans toutes les sociétés, l'homme accompli), ce qui est en cause et en jeu, c'est la dignité humaine. Cela signifie que, dans une société divisée en classes, les gens dépourvus de culture sont et se sentent atteints dans leur dignité, dans leur humanité, dans leur être. Ceux qui possèdent, ou croient posséder la culture (la croyance, en ces affaires, est l'essentiel) oublient presque toujours toutes les souffrances, toutes les humiliations qui s'accomplissent au nom de la culture. La culture est hiérarchisée et elle hiérarchise... Ce n'est pas seulement sur le terrain politique que la culture et le respect qu'elle inspire réduisent au silence ceux qui en sont dépourvus... »